

# EVANGÉLINE

PAR H. W. LONGFELLOW



U vois ici la forêt des vieux âges. Sous leur barbe de mousse, de vert tout vêtus, et dans l'ombre du soir, ne se laisse plus reconnaître, pins et cignes au lent murmure sont là comme les Druides d'autrefois aux discours prophétiques et sombres, comme les blancs ménestrels, dont la longue toison couvre la poitrine.

L'Océan prochain, de sa voix cavernueuse, parle plus retentissant encore, du fond de ses trous, de ses roches; et sa chanson désespérée répond aux lamentations des bois.

Voici la forêt d'autrefois; mais les coeurs, où sont-ils, qui, sous sa voûte bondissaient tels que le chevreuil terrifié par les accents du chasseur, dans les taillis? Ce village au toit de chaume, abri des fermiers d'Acadie, qu'est-il devenu? Vies humaines qui glissaient, ainsi que les rivières dont s'arrose la campagne, que la terre assombrit de ses ombres, mais où le ciel réfléchit une image. Il ne reste que ruine de ces fermes riantes; à jamais disparus les fermiers. La poussière et les feuilles ne sont pas autrement dispersées, quand l'octobre aux vents terribles les saisit, les emporte haut dans son tourbillon, et puis en asperge l'Océan. La tradition seule nous parle encore du beau village de Grand-Pré.

Vous dont la foi réside dans la tendresse résignée, à la patiente espérance, vous qui sentez le charme et la puissance d'un dévouement de femme, prêtez l'oreille à la légende douloureuse que se chantent les pins dans la forêt; écoutez une histoire d'amour dans l'Acadie, asile de bonheur.

Il existait dans une fertile vallée du pays acadien, sur les bords du bassin de Minas, le petit village de Grand-Pré, lointain, paisible, écarté. Le village avait tiré ce nom de vastes prairies s'étendant vers l'Est, et qui fournissaient la pâture à d'innombrables troupeaux. Des digues élevées par la main des hommes au prix du labeur sans trêve, tenaient en respect les tumultueuses vagues; mais, à des époques régulières, les barrières s'ouvraient, et la mer, bienvenue, cette fois s'épanchait librement sur les prairies.

Des champs de lin au Sud et à l'Ouest, ainsi que des vergers et d'autres champs de blé sans nulle clôture, couvraient l'étendue de la plaine; tandis qu'au loin, vers le Nord, s'élevait le Blomidon avec les forêts séculaires. Tout en haut, sur les montagnes, les brumes marines ont dressé leurs tentes; et sans jamais, au reste, descendre de leur poste, les brouillards issus de la vaste Atlantique plongeaient sur la vallée prospère. C'est là, qu'au sein de mé-tairies, se montrait l'acadien village. Les maisons étaient solidement bâties; le chêne et le châtaignier en formaient la charpente, selon la mode des paysans de Normandie dans leurs constructions, du temps où régnaient les Henris.

Les toits à lucarnes étaient de chaume, tandis que l'entrée principale était abritée et défendue contre le soleil par des pignons dont l'ombre dépassait le soubassement des maisons.

L'été, dans le calme du soir, quand le soleil couchant éclairait de sa dernière flamme les rues du

village, dorant les girouettes sur les toits, c'est que femmes mariées et jeunes filles, en bonnets d'une blancheur de neige, et dans leurs jupes rouge, bleue et verte, étaient assises; et les quenouilles filaient le lin, jaune comme l'or, attendu par les métiers jaseurs qui mêlaient, à l'intérieur, le bruit de leurs navettes à la chanson des voix virginales et au grondement des rouets.

On voyait alors, descendant la rue avec solennité, le curé de la paroisse, et les enfants suspendre leurs jeux pour venir baiser la main qu'il étendait en signe de bénédiction sur leurs têtes. Il passait parmi eux, vénérable, accueilli dans sa marche, lente par d'affectueuses paroles de bienvenue des femmes et des jeunes filles, tous debout à son approche.

C'est l'heure où les travailleurs des champs regagnaient la maison; le soleil plongeait, plein de sérénité, dans sa retraite, et c'était le tour du crépuscule. Alors tombait du beffroi l'appel de deux anges. Pareils à des nuages d'encens s'élevant vers le ciel, la bleuâtre fumée de cent foyers, demeure de coeurs paisibles et contents, montait en pâles colonnes sur les toits du village. Dans l'amour, dans l'amour de Dieu et de l'Humanité, ainsi vivaient ces paysans de la simple Acadie. La peur, outil de règne des tyrans, et l'envie, tare des républiques, étaient également inconnues de ces gens, dont la porte ignorait aussi les verrous et la fenêtre les barreaux. Ainsi que le coeur des maîtres était ouvert le seuil des logis, de sorte qu'ici la richesse n'avait rien et la pauvreté était entourée d'abondance.

Plus près du bassin de Minas, et pour ainsi dire en dehors du village, étaient les beaux arpents de Bénédicte Bellefontaine, le plus riche fermier de Grand-Pré, qui vivait sur son bien, ayant auprès de lui, pour gouverner la maison, sa fille, l'aimable Evangéline, dont était fière la contrée. A soixante-dix ans, l'homme était robuste et imposant de stature, cordial et respirant la santé, vrai chêne couvert de neige étincelante; ses cheveux étaient aussi blancs que l'une, et sa joue brune comme la feuille de l'autre. Quant à cette vierge de dix-sept ans, la voir était une fête des yeux, son oeil noir rappelait la cerise qui croît sur l'épine au bord du chemin; mais sous l'ombre noir aussi de ses tresses, quelle douceur dans l'éclat de ces yeux noirs! Son souffle égalait en douceur celui des tendres génisses paisant dans les pâturages. A l'époque brûlante des moissons, quand elle portait aux travailleurs des bouteilles d'ale domestique, pour les rafraîchir, à midi, en vérité, cette vierge était charmante.

Mais plus belle encore, Evangéline, les matins de dimanche, alors que la cloche, de sa tourelle, aspergeait l'air de notes pieuses, tandis que le prêtre, avec l'hysope, aspergeait l'assistance et répandait les bénédictions sur elle. A ce moment, Evangéline descendait la longue rue, le missel à la main et le rosaire; vêtue du bonnet normand, de la jupe bleue, avec ces boucles d'oreilles, au temps jadis apportées de France, et depuis lors, suivant le cours de nombreuses générations, transmises de la mère à l'enfant, comme un meuble de famille. Mais, quand, après la confusion, elle regagnait sa demeure avec la sérénité de la bénédiction divine dans son âme, alors une lumière céleste, une beauté plus idéale encore entourait son être et resplendissait

sur son visage. Quand elle était passée, on eût dit la fin d'une musique délicieuse.

Sur le flanc d'une colline commandant la mer, s'élevait la maison du fermier, fortement construite en solives de chêne; près de la porte croissait un sycamore plein d'ombrage, autour duquel s'enlaçait un chèvrefeuille. Sous le porche, grossièrement taillé, étaient des sièges; un sentier conduisait à travers le riche verger et s'allait perdre dans les prairies. Le sycamore abritait des ruches que surplombait un auvent — placé au-dessus d'un tronc pour les pauvres, ou de la sainte image de Marie, — tel que les voyageurs en trouvent le long des routes dans les pays lointains. Le puits avec son seau moussu retenu par une attache de fer, était plus loin, en descendant, sur le penchant de la colline, et près du puits les chevaux avaient leur auge.

Du côté du Nord, protégeant la maison contre les orages, étaient les granges et la basse-cour. C'est là qu'on voyait les chariotrs aux larges roues, les charrues du vieux temps et les herses encore.

2

Là se voyait aussi l'enclos pour les moutons; aux mêmes lieux enfin, se pavanait l'important dindon, parmi son sérail emplumé; tandis que, de la même note qui, dans les âges lointains fit tressaillir Pierre à l'heure de son repentir, le coq chantait.

Comparables elles seules à un village, les granges regorgeaient de foin. Un toit de chaume, dépassant de beaucoup le pigeon, recouvrait chacune d'elles; et sous l'abri des gouttières, un escalier menait au grenier à blé, plein de senteurs. Le colombier, avec ses hôtes tout d'innocence et de douceur, au perpétuel roucoulement d'amour, était aussi dans ces parages; cependant que plus haut, tout en haut, au caprice des vents qui changent, les girouettes tapageuses et sans nombre annonçaient avec fracas les changements.

Ainsi vivait, sur son joyeux domaine, en paix avec le ciel et avec la terre, le fermier de Grand-Pré. La maison était dirigée par Evangéline. Plus d'un jeune homme, tandis qu'il s'agenouillait dans l'église, son livre de messe ouvert devant les yeux, la contemplait de tous ses regards, comme l'objet de son culte le plus dévot. On enviait le bonheur de celui qui pouvait seulement toucher sa main ou le bord de sa robe.

Secondé par l'obscurité, plus d'un prétendant vint jusqu'à sa porte, et quand, ayant frappé, il entendait le son du pas d'Evangéline, le malheureux se demandait qui battait le plus fort: son propre coeur ou le fer du marteau. Mais c'est à la joyeuse fête du saint patron du village que ces amoureux, devenus plus hardis, profitaient de la danse pour presser la main de la jeune fille et glisser dans son oreille de vifs propos d'amour, qu'on eût dit faire partie d'une musique. Cependant, parmi tous ces visiteurs, seul, le jeune Gabriel était le bienvenu, Gabriel Lajeunesse, fils de Basile, le forgeron, un des hommes principaux du village et considéré de tous. On sait que l'industrie du forgeron, depuis l'origine des temps, fut à travers tous les siècles et chez toutes les nations, tenue en générale estime. Basile et Bénédicte étaient deux amis; dès leurs plus tendres années, les enfants des deux maisons avaient grandi comme frère et soeur; dans le même livre ils avaient appris leurs lettres, ainsi que les hymnes de l'église et le plain-chant, grâce aux le-